

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol. III.

Montreal, (Bas-Canada) 9 Mars 1861.

No. 9.

SOMMAIRE.—Chronique.—Discours sur l'armée pontificale, par M. Désiré Girouard, avocat, (fin.)—Discours sur l'Intempérance, par M. A. Bellé, avocat.—Guérison de Marie Eliza Casgrain, sœur de la Congrégation.—Grandes époques militaires de l'histoire de France, Charlemagne.—Faits divers.—L'heure à Montréal et à Paris.—Une mère chrétienne.—Dévouement d'une mère.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—Les espérances de l'Eglise en France.—Machiavel et les Italiens jugés par un Académicien.—Résultats inespérés des travaux des Missionnaires en Chine.—Mort du Rev. P. Lahaie.—Séance du Cabinet Paroissial.

Nous avons déjà dit plus d'une fois, dans ce *Recueil*, que malgré l'affirmation de la secte des impies et des révolutionnaires, l'esprit religieux croissait toujours en France et qu'on pouvait avec sécurité et assurance compter sur lui.

Nous sommes heureux de voir une confirmation complète de cette assertion dans une publication toute récente : voici comme s'exprime un des publicistes les plus distingués du temps, M. Armand de Pontmartin, rédacteur des principaux journaux de Paris :

“Prétendre que le Christianisme s'affaiblit en France et dans le monde, depuis le commencement du XIXe siècle, c'est vouloir nier une invincible évidence.

“Il y a dix ans, M. de Montalembert publia son ouvrage *des intérêts Catholiques au XIXe siècle* et montra la différence des situations entre ce qui se passait en 1802 et ce que nous voyons maintenant.

“M. de Vatimesnil a exposé de même ce qu'était le christianisme, la veille du concordat entre Pie VI et Bonaparte, avant les conférences de M. de Fraissynous.

“Quant à ce qu'il est aujourd'hui, les écrivains impies ne peuvent pas et ne veulent pas le savoir. Ils n'assistent pas au travail intérieur de cette âme intime et féconde du christianisme, de la grande famille chrétienne, qui ne se produit pas au dehors, qui n'écrit pas de roman ni de poème ; mais qui couvre silencieusement la terre de ses œuvres bienfaisantes, multiplie les obscurs sacrifices, s'assied au foyer domestique, purifie les mœurs, s'étend à des profondeurs inconnues, crée une société régénérée par la foi, l'immolation, la charité et le devoir, à côté des désordres et des rumeurs de la société extérieure.

“De temps à autre, ils voient un esprit superbe se détacher avec bruit, comme ces hautes branches que la sève abandonne, que le soleil dessèche et que le vent fait tomber ; et ils croient que c'est l'arbre même qui tombe. Ce qui le fait vivre ; ce qui couvre, chaque printemps, d'une écorce nouvelle le tronc mutilé, ce qui en épaisit les rameaux, ce qui en ranime la verdure, ce qui en affermit les racines, ils ne le voient pas, ils ne le croient pas, ils ne le savent pas. Au lieu de les accuser, il faut les plaindre.”

Avec ce travail universel opéré par l'esprit chrétien dans les âmes, il faut remarquer les protestations éclatantes des voix les plus accréditées, et des cœurs les plus nobles contre les défaillances du présent. Dernièrement, l'un des membres les plus jeunes et les plus distingués de l'Académie Française, M. Victor de la Prade, a flétri noblement, et comme il convient, la réhabilitation que l'on a essayé, en Italie du trop célèbre *Machiavel*.

Cet homme, qui a prétendu faire l'apologie du parjure et de la perfidie, a déjà depuis longtemps reçu du mépris de la postérité le châtement qu'il mérite. Mais au milieu des entreprises iniques d'une nouvelle politique, il avait paru opportun à certains Italiens, de tirer ce nom de la poussière et de le saluer comme un des plus grands de l'Italie.

Et en effet, actuellement que n'a-t-on pas fait au mépris de la probité et de l'honneur. On a adopté une politique de trahison et de fausseté ; on n'a pas craint de mentir à la face de toute l'Europe, on n'a pas reculé devant les contradictions les plus honteuses, et les assurances les plus mensongères ; on a donc cru qu'on pouvait impunément proclamer comme l'un des patrons de l'époque, celui qui s'était fait, il y a trois siècles, l'apologiste de la politique de la ruse et de la perfidie.

La Toscane en se réunissant au Piémont a décrété comme un de ses premiers actes, l'érection d'une statue à Machiavel.

La statue n'est pas encore fondue, le piédestal n'en est pas même terminé, et ce projet d'apothéose est déjà flétri par le mépris de tous les honnêtes gens.

La nouvelle Italie a montré qu'elle ne pouvait vivre, parcequ'elle s'appuyait sur une base à jamais compro-

mise et ruinée. La fourberie peut réussir à un moment de surprise, mais son œuvre ne pourra jamais subsister, et elle finira bientôt par s'ensevelir dans la défiance et la honte. Un peuple naissant qui l'acclame, signe par ce là-même son arrêt de mort,

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable, dit le Poète ; mais on peut dire aussi justement, que rien n'est fort que le vrai, et que lui seul est durable.

Maintenant cédon la parole à M. de la Prade :

Tout peuple, en renaissant, s'adore dans un homme,
Il prend de son héros le nom dont il se nomme ;
Comme sa propre image, il assied sur l'autel
Ou son Léonidas, ou son Guillaume Tell ;
Sous les traits de l'idole il sent qu'il va revivre.
Or, ce bronze le juge et le peint mieux qu'un livre.
Son arrêt est gravé dans l'œuvre du sculpteur,
Sa liberté ressemble à son libérateur.

Chez nous, Français, les fils de la Chevalerie,
Une femme, une vierge a fondé la patrie ;
Son âme y ressuscite à l'heure du danger,
Son nom est le défi qu'on lance à l'étranger ;
Car, la race des Francs que tout Calvaire attire,
S'aime et se reconnaît dans Jeanne la Martyre.
Toi, tu choisis pour Dieu le fourbe florentin,
Tu l'assieds sur le seuil d'un empire latin :
Italie ! et voilà qu'à peine indépendante,
Au mépris de Colomb, de Raphaël, de Dante,
Quand tu veux évoquer un visiteur du ciel,
Ta jeune liberté s'éprend de Machiavel !

Cache, Italie, un front qui conseille le crime,
Cet art impur forgea la chaîne qui t'opprime.
Montre tes Raphaël et tes Alighiéri !
Va ! va ! ce n'est pas trop de tous ces noms chéris
Pour effacer des cœurs, où la colère abonde,
La liste des tyrans que tu donnas au monde.
Cache le Machiavel ! alors nous oublierons
Que les flancs de ta louve ont porté les Nérons.
A tes libérateurs, quitte d'ingratitude,
Tu donnas par avance assez de servitude !
Assez d'impures mains auront appris chez toi
Le jeu des faux serments et le bris de la loi.
Ce bronze où Machiavel par tes soins doit revivre
Inviterait les Rois à pratiquer son livre ;
Tu veux, ainsi, funeste à nos derniers parents
Tenir de siècle en siècle école de tyrans.

Jamais au Vatican, abrité de nos glaives,
On ne verra trôner le Prince, ou ses élèves,
Tant qu'à travers nos deuils et nos destins errants
Nous garderons, au moins, notre vieux nom de Francs.

Nous avons en horreur l'astuce et le mensonge,
Et les fourbes chez nous, dans leurs trames surpris
Succombent écrasés sous le poids du mépris ;
Machiavel y verrait, debout sur une place,
Nos enfants de sept ans lui cracher à la face.
La ruse ôte, chez nous, leur prestige au vainqueur,
Le succès éblouit, mais ne prend pas les cœurs.

Ah ! tandis qu'à nos yeux, dressé comme une injure,
Ce bronze italien fait un dieu du parjure,
Que des vieux droits d'Europe éteint le clair fanal,
Qu'on s'appuie à tâtons sur le bien ou le mal,
Que le monde passif comme en un mauvais songe
Laisse trôner si haut la fourbe et le mensonge,
Nous les soldats du Christ, nous Francs, nous maintenons
Ces vertus, ces devoirs qui nous doivent leurs noms ;
La fierté d'une libre et loyale parole,
La foi prompte à signer de sang un cher symbole,
Et l'audace d'un cœur, sans reproche et sans fiel,
Qui ne craint ici-bas que la chute du ciel !

Depuis la conquête de la Chine on voit des résultats

qu'on ne pouvait absolument prévoir ; cependant voici ce que disait il y a quelques années, un R. P. Jésuite, missionnaire dans l'Orient, sur les dispositions des Chinois :

“ Tout le monde, ce nous semble, écrivait-il, ne se fait pas une juste idée du rôle de la France en Chine. Le voici en deux mots :

“ Si notre situation commerciale est encore assez insignifiante, notre influence morale est immense. Cette influence est aussi ancienne que nos missions. Le nom de Français passe encore maintenant en Chine pour appartenir à tous les Missionnaires catholiques.

“ La France possède, à l'heure qu'il est, dans la seule province de Nankin, l'entière confiance de plus de 72,000 chrétiens, et, à divers degrés, celle de plusieurs millions de païens, qui ont entendu les chrétiens leurs voisins, leurs amis et leurs parents, exalter le caractère français. Un grand nombre d'entr'eux ont déjà lié des relations sympathiques, soit avec les Missionnaires, soit avec nos Consuls et nos Officiers de marine.

“ Le temps n'est plus, sans doute, où les Missionnaires formaient à la Cour de Pékin comme une succursale des corps savants de l'Europe, pratiquaient en grand la fonte des canons et dotaient d'une artillerie l'armée tartare, immortalisaient le plus beau règne de la dynastie nouvelle par une littérature philosophique et religieuse, qui ne le cède, ni pour le fond, ni pour la forme, à aucune des littératures de la même époque, et, par ces travaux prodigieux, conquéraient enfin la liberté de faire le catéchisme.

“ Toutes ces choses ont disparu ; mais ce qui subsiste, c'est la tradition toujours vivante du dévouement et du zèle. Or, la plupart des Missionnaires étant Français et les autres passant ici pour tels, leur bonne renommée prédispose les indigènes à lier avec la France des relations amicales.

“ J'ajouterais que la présence d'autres peuples, dont les procédés sont quelquefois si différents des nôtres, donnent lieu à des contrastes qui n'échappent point aux Chinois, et tournent en général à l'avantage de la France.”

Enfin, un journal officiel, *Le Moniteur de l'Armée*, déclare dans un dernier numéro : que le nombre des chrétiens, en Chine, est beaucoup plus considérable qu'on ne le pensait d'abord ; et qu'ils forment la partie la plus intéressante dans toute population, aussi bien que la plus influente, comme on le verra dans les lignes suivantes :

Le sort des chrétiens chinois s'améliore chaque jour ; leur nombre est beaucoup plus considérable qu'on ne le pensait dès le principe ; ils forment la partie la plus honnête et la plus laborieuse de la population. Il y a là pour la France, un grand élément d'influence, car les Mandarins nous craignent profondément. Ils estiment notre caractère, et ils considèrent tous les catholiques comme nos protégés. Les autres nations semblent aussi reconnaître ce fait, et les Anglais, qui sont généralement antipathiques au catholicisme, ont pour nos Missionnaires en Chine des égards tout particuliers.

Ces derniers, du reste, semblent vouloir imiter l'exemple de leurs devanciers. Nous apprenons, en effet, qu'ils vont ouvrir à Pékin une école pour les orphelins ; ils enseignent à ces enfants, avec les principes du christianisme, les mathématiques élémentaires et les arts utiles.

Le Cabinet de Lecture a eu encore une séance intéressante. M. Auguste Genand, nous a lu sur l'immortel Montcalm, un discours très-bien fait, très-bien écrit et qui mérite tout particulièrement d'être reproduit. Il a

été chaleureusement applaudi. De tels sujets, du reste, le seront toujours.

Après ce discours, M. Lefebvre chanta avec beaucoup d'âme le *Drapeau de Carillon*.

M. Lefebvre a une voix rare, extraordinaire, on peut dire, qui étonne à chaque fois qu'on l'entend ; c'est un instrument extrêmement précieux qu'il possède et qui mérite de sa part les études les plus sérieuses, les plus suivies et les plus soutenues, pour qu'il en tire tout le parti dont il est susceptible. Mais, dans l'art on ne conquiert rien sans beaucoup d'efforts et de persévérance.

M. Adélarde Boucher a prononcé un discours sur la *charité païenne et chrétienne*, qui a été vivement applaudi. C'est un travail bien nourri, instructif et des plus intéressants. L'orateur a parlé au cœur un langage capable de lui plaire et de le toucher.

Ce discours a été suivi d'un chœur sur la *charité*, par M. P. Clément, l'illustre restaurateur des chants antiques du Moyen-Âge.

Nous pouvons dire que nous avons rarement entendu rien de plus touchant, rien qui fut plus rempli d'effet, d'harmonie et de sentiment.

C'est avec une profonde douleur que nous avons appris la mort du Rév. P. Lahaye. Missionnaire infatigable, il a reçu le coup de la mort dans la force de l'âge. Il avait bâti, aux portes de Montréal, une église immense ; on peut penser par quels efforts et quelles fatigues il y était parvenu !

L'église était presque finie, mais l'ouvrier du Seigneur était épuisé et il a été frappé tout-à-coup comme d'un coup de foudre sur son banc, pendant la grande messe. Gloire immortelle à celui qui est jugé digne de périr ainsi les armes à la main !! Nous donnons la courte notice publiée par la *Minerve* :

François-Thérèse Lahaye, Prêtre de la Congrégation des Clercs de St. Viateur, employé à la desserte de l'Eglise du St. Enfant Jésus, au Côteau St. Louis, après avoir célébré la sainte messe, et fait le prône à la grand'messe, prit sa place ordinaire au chœur. Quelques minutes après, pendant le chant du *Credo*, plusieurs personnes de la nef remarquèrent à sa contenance, qu'il souffrait beaucoup. Néanmoins on n'alla pas aussitôt à son secours. Ce ne fut qu'après la messe qu'on s'aperçut de la gravité de la maladie ; il venait d'être attaqué de paralysie. On le transporta à sa résidence, où il fut bientôt frappé d'un coup d'apoplexie foudroyante. On appela le médecin, qui déclara aussitôt le danger, lui prodigua ses soins, sans beaucoup d'espoir de succès, et recommanda au prêtre, qui se trouvait auprès du malade, de lui administrer les sacrements. Le soir, à 6 h., il rendait le dernier soupir, dans la 46e année de son âge, laissant dans la consternation et de bien justes regrets les frères de ce quartier, qu'il desservait avec tant de zèle et de charité.

Ses funérailles ont eu lieu, mercredi, à 9 heures, dans cette même église qui lui avait coûté tant de peines et de sacrifices.

DISCOURS SUR L'ARMÉE PONTIFICALE.

PAR M. DESIRÉ GIROUARD, AVOCAT.

II

RÉPONSE A L'APPEL DU SOUVERAIN PONTIFE.

(SUITE ET FIN.)

Voyez-vous tout près de Lorette, au delà de la petite rivière de la Potenza, ces collines pareilles à des forts, couvertes d'épais bataillons et garnies, de tous côtés, d'une artillerie formidable. Cinquante mille Piémontais se sont retranchés dans cette redoutable position, interceptant la marche de Lamoricière sur Ancône, défiant la bravoure de ses 8000 soldats et semblant leur dire lâchement : "Avancez si vous le pouvez."

Où, ils avanceront sans compter l'ennemi, et non seulement ils avanceront, mais ils leur passeront sur le corps.

Lamoricière a résolu de se rendre à Ancône, et de s'ouvrir un passage à travers les masses profondes des Piémontais. Le signal du combat est donné. C'était le 8 septembre dernier. Le brave général de Pimodan s'élança le premier, à la tête de sa colonne, franchit la rivière sous une pluie de balles ; il culbute l'ennemi des positions les plus avancées, et la première *ferme* est à lui.—Déjà, il allait s'emparer de la seconde et du bois, lorsqu'un feu d'enfer de deux rangs d'une forte ligne de bataille le force, à 150 pas du sommet de la colline, de se retirer, laissant la terre jonchée de ses morts et de ses blessés.—Mais à peine cette poignée de braves, qui lui reste, a-t-elle reculé de quelques pas, qu'elle retourne contre l'ennemi qui la poursuit, lui fait volte-face, l'attend à quinze pas, court sur lui à la baïonnette et regagne la position de laquelle elle venait de partir.

La lutte se concentra alors sur ce point. Ce fut un véritable carnage. Les boulets, les bombes, la mitraille eurent bientôt décimé une partie de ses intrépides soldats. Pimodan venait de recevoir une balle au dessous de l'œil. Il ne continua pas moins de conserver son commandement. "Ce n'est rien, mes enfants," s'est-il écrié, "En avant," et ils continuèrent de se battre comme des lions.

Une autre balle atteint Pimodan au bras droit. Prenant alors son épée de la main gauche, il s'écrie de nouveau : "En avant, mes enfants !"

Bientôt après une troisième balle le frappe à la cuisse droite ; mais impassible comme une statue de bronze ; il demeure sur son cheval, en s'écriant d'une voix forte "Dieu est avec nous, mes enfants ! En avant." Quelques instants après frappé par un boulet au milieu du corps, il tombe à la tête des siens, tenant toujours à la main son épée et meurt en les exhortant au combat.

Il est tombé, comme les Bayard et les Turenne, en regardant l'ennemi terrifié. Il est tombé en héros, martyr de la plus belle et de la plus sainte des causes.—O immortel de Pimodan, votre grande âme a été indignée en voyant Pie IX, l'objet de tant d'outrages et d'indifférence, et aussitôt vous avez fait le sacrifice de vos plus tendres affections, de votre jeune épouse et de vos deux enfants ! Vous vous êtes rendu à Rome, désireux de vaincre ou de mourir en défendant le drapeau de la Papauté ! Vos vœux sont maintenant remplis, ô héros dont la mâle figure ne nous apparaît plus que ceinte de la palme de l'immortalité ! Vous êtes tombé

digne de la grande cause que vous aviez si noblement servie ; vous êtes mort pour la plus grande gloire de Dieu et de son Eglise, pour qui vous avez versé votre sang ; et aujourd'hui l'Eglise votre mère s'unit au monde entier pour vous glorifier, et à votre héroïque épouse pour vous bénir !

Vainement, en effet, on prend des ménagements pour apprendre à cette femme la nouvelle de la mort de son mari. — "N'écrivez point, s'écrie Mme. la duchesse de Fitz-James, votre mari est prisonnier."

"—Vous voulez me tromper, reprit la marquise de Pimodan, en regardant son amie, mon mari n'est pas prisonnier ; il est mort ; jamais on ne l'eut fait prisonnier !" Puis tout-à-coup, comme si, dit un illustre prélat français, le cœur du guerrier eut passé tout entier dans le sien, elle saisit un de ses petits enfants, et l'élevant entre ses bras vers le ciel ; elle s'écrie : "Toi aussi, tu seras soldat."

Malgré la mort du vaillant chef, les soldats de l'héroïque bataillon franco-belge continuent de se battre autour de la ferme, qu'ils ne peuvent se résoudre à abandonner ; et pendant plus de trois quarts d'heure, ils s'y défendent glorieusement contre toute une armée. La plupart de leurs chefs ont subi le sort de leur illustre Commandant ; d'autres sont blessés, et près des trois quarts d'entr'eux sont hors de combat. N'importe ; ils se défendent toujours. D'un autre côté, l'ennemi concentre de plus en plus ses forces contre eux. Ils sont entourés de toutes parts. Une bombe incendiaire vient de mettre le feu à la maison, qui, remplie de matières inflammables, n'est bientôt qu'un vaste bucher. — Déjà la fumée et la flamme les étouffent, et ils continuent de se battre, pendant qu'ailleurs tout était fini.

"Nous ne pouvions plus, écrit l'un d'eux, que nous rendre, ou nous enterrer tout vivants sous des débris. Tous nous voulions mourir ; mais nos officiers blessés, nos frères d'armes mourants, implorant des secours, et par dessus tout les ordres de nos chefs, nous décidèrent à nous rendre enfin. Nous avons fait notre devoir."

Oui certes, ils avaient fait leur devoir les vaillants de Castelfidardo, les infatigables défenseurs de la ferme ! et maintenant qu'ils ont arboré le pavillon blanc ; et tandis que les trente qui survivent à cette épouvantable boucherie, défilent au milieu des rangs ennemis, ils peuvent dire : "Non, nous n'avons pas été battus, nous avons été trahis, nous avons été assassinés".

Oui, cernés à l'improviste, attaqués par des forces dix fois supérieures au mépris de toutes les lois, ils ont été écrasés par le nombre, et ils sont tombés ces preux de vingt ans, comme tombent des vieux guerriers, après des prodiges de valeur et des faits d'arme que les annales militaires enrégistreront avec soin. Le nom de Castelfidardo sera gardé, comme ceux de Damiette et de Carthage. Là aussi, il y eut des défaites ; mais il y a, comme dit un vieil écrivain français, il y a des défaites triomphantes à l'envie des victoires ; et de même qu'alors le monde entier s'est enorgueilli des soldats chrétiens, tombés sous le fer ennemi ; de même qu'encore dans les temps païens, Lacédémone s'est réjoui et se glorifia de la perte des 300 tombés aux Thermopylès, autour de Léonidas ; ainsi l'univers catholique compte, au nombre de ses gloires, la mémorable journée de Castelfidardo.

Et que dire maintenant de Lamoricière et de cette petite troupe de dragons, qui pendant que leurs frères d'armes succombaient à Castelfidardo se sont ouverts un passage à travers l'ennemi, et sont allés s'enfermer dans les murs d'Ancône pour y prolonger l'honneur de la défense ? Ah ! sans doute qu'il leur faudra, eux aussi, se rendre, mais ce ne sera ni au courage ni à la valeur ; ce ne sera qu'au nombre et à la force armée. Oui, ils seront forcés de capituler, mais ce sera après une héroïque résistance ; ce sera en frémissant et après avoir immortalisé le nom d'Ancône, de même que leurs compagnons avaient immortalisé les collines de Lorette.

Vous aussi, vous vivrez dans l'histoire, intrépides défenseurs du dernier rempart de la Papauté ! Toi surtout, ô illustre de Lamoricière ! Arrivé à Rome, la gente révolutionnaire t'a couvert de ses mépris et de ses insultes, t'a même menacé du poignard. Mais tu n'as pas tremblé. Tu as répondu avec tout le calme de ton âme magnanime : "Ce que Dieu garde, est bien gardé." Oui, Dieu te gardait ! Il te gardait pour te couvrir de gloire, et couronner tes triomphes d'autrefois par des combats plus illustres encore ! — Tu peux maintenant rentrer dans ta famille, te reposer sur tes lauriers. Et désormais lorsque la Providence rappellera au combat les armées de Dieu, elles se souviendront de Lamoricière comme elles se souviennent d'un Godefroy de Bouillon ou d'un St. Louis.

CONCLUSION.

Et maintenant, quels sont pour Rome les fruits de tant de dévouement et de tant d'héroïsme ? Quelles sont les conséquences de cette petite croisade au dix-neuvième siècle ? La défaite de l'armée pontificale doit-elle être regardée comme le signal de la ruine de l'Etat Romain ? Non, la Providence qui a les yeux sur son Eglise, la Providence qui l'a fait sortir victorieuse de tant de révolutions et de tempêtes saura bien encore la sauver des dangers présents. — "Ce sont les siècles qui ont fait cela, et ils l'ont bien fait," s'est écrié un jour un grand génie politique et un grand guerrier, en arrivant au pied du Vatican. Oui, ils l'ont bien fait ; car ils l'ont fait avec Dieu, et tous les efforts de la Révolution ne pourront renverser ce vieil édifice de l'autorité temporelle du Pape.

Que les triomphateurs du jour se perdent à l'envi dans les plaisirs de l'iniquité victorieuse ; qu'ils calomnient tant qu'ils voudront la mémoire des braves qu'ils ont écrasés et trahis ; qu'ils insultent à leur gré à nos ruines et à nos malheurs ! Nous avons toujours confiance en l'avenir, nous savons que l'Eglise grandit dans et par les persécutions ; nous savons que dans le dernier résultat des événements c'est le droit qui prévaut ; nous savons que le règne de l'honnêteté reviendra et qu'alors finira celui de la Révolution. Mais quelque soit d'ailleurs le dénouement de la position actuelle ; quelque soit le sort qui attende le Chef de deux cent millions d'hommes, nos sympathies seront plus que jamais avec lui et pour sa cause ; nos sympathies seront avec ce héros chrétien dont la grande figure plane aujourd'hui sur le monde entier ; elles seront aussi, ces sympathies, pour cette jeunesse chevaleresque qui est allée se ranger et mourir autour de lui. Enfin, nos sympathies seront avec eux tous, tandis que du haut des cieux ou du fond des catacombes qu'ils ont si héroï-

quemenent défendus, les Papes, les Martyrs et tous ces grands serviteurs de la civilisation moderne graveront leur nom dans la mémoire de Dieu.

DISCOURS SUR L'INTEMPERANCE,

Prononcé le 23 Déc. 1860, par J. A. A. BELLE, avocat,
dans la salle du Cabinet de Lecture Paroissial.

Monseigneur et Messieurs.

Quels sont les pernicieux effets de l'intempérance considérés par rapport à l'homme lui-même ?

Voilà le sujet que j'ai à traiter.

J'avouerai tout d'abord, qu'il n'est pas en mon pouvoir de faire une réponse complète à cette question. Les conséquences de ce mal terrible sont si nombreuses, si étendues et si compliquées qu'il est presque impossible d'en donner une nomenclature parfaite. Les effets de l'intempérance aussi sont si graves, si terribles et si effrayants que l'on ne saurait trouver des paroles assez fortes, des expressions assez énergiques et des tableaux assez saisissants pour en montrer toute la triste et horrible réalité.

Cependant, sans vouloir viser à la perfection, considérons quelques-uns des principaux effets de l'intempérance. Sondons la plaie ; nous n'en atteindrons pas le fond ; mais nous irons assez loin pour en sentir la gravité.

Il n'y a peut-être pas de vice qui fasse plus de mal que l'intempérance. Ce vice aussi est d'autant plus déplorable qu'il n'a pas d'excuse ni même de prétexte. Il est bas, dégradant, opposé à la conscience, à la raison, à l'honneur, à la plus simple prudence même. Il exerce sa pernicieuse influence non seulement sur le corps de l'homme, mais encore et plus particulièrement sur son âme.

L'intempérance produit les maladies les plus graves, les plus invétérées, les plus difficiles à guérir, et souvent, très souvent même, elle conduit directement à la tombe.

Il faudrait être un homme de l'art, un médecin habile pour dévoiler d'une manière satisfaisante, le caractère de ces maladies et en décrire tous les symptômes alarmants.

Mais, sans entrer dans le détail de toutes ces maladies, nous pouvons nous faire une idée des ravages de l'intempérance sur le corps de l'homme.

Avant d'aborder ces développements, je me permettrai une petite digression, qui se rattache au sujet que nous considérons.

Tout le monde sait quelles boissons on débite dans toutes ces cantines, dans toutes ces buvettes que l'on rencontre à tous les coins de rue, et par dizaines et par vingtaines dans presque toutes les rues. Eh bien ! la plupart de ces cantines, la plupart de ces buvettes sont d'ignobles tavernes où l'on vend des liqueurs frelatées. Combien de fois n'a-t-on pas découvert la présence des poisons les plus subtils, les plus dangereux et les plus violents, l'acide prussique, la strychnine, l'arsenic, le sulfate de cuivre par exemple, dans ces boissons débitées publiquement et *sous licence*. Il est de fait, de l'aveu même de tous, que les liqueurs alcooliques que l'on vend actuellement sont presque toutes falsifiées. Ainsi, à part des effets désastreux que ces liqueurs produisent par elles-mêmes, lorsqu'on en abuse, il faut aussi tenir compte du danger qu'il y a d'en user, même avec modération, lorsqu'elles renferment des substances aussi nuisibles.

Il est étonnant de voir comme l'autorité prend peu de précautions pour protéger la vie des citoyens et pour empêcher qu'ils ne soient empoisonnés de la sorte. C'est-là un système anti-politique et anti-social. Il faut espérer que l'on prendra des moyens de faire disparaître ce fléau qui augmente encore s'il est possible, le mal que cause l'intempérance.

Ainsi, dans l'état actuel des choses, vous êtes exposés à périr misérablement par le poison, même en usant modérément des boissons fortes. Quel doit être l'effroi de ceux qui absorbent journellement une quantité, même petite, de ces dangereux breuvages. Quoi ! ils reculeraient d'horreur si on leur présentait du poison pur et sans mélange, et ils achètent et consomment volontairement des liqueurs empoisonnées ! Etrange inconséquence ! Singulière folie !

Ce mal, comme on le voit, est assez grave par lui-même pour justifier une mention particulière.

Outre les malheurs qui peuvent résulter de l'usage même modéré des liqueurs alcooliques ainsi falsifiées, il y a aussi de grands maux produits par l'intempérance ou l'usage immodéré des boissons fortes.

Le corps de l'homme est tellement constitué qu'il existe une relation bien intime entre toutes ses parties. En outre, l'âme se ressent de toutes les souffrances corporelles. Par exemple, lorsque vous avez mal aux dents, aux oreilles ou à la tête, quelles douleurs atroces n'endurez vous pas et votre corps tout entier, votre âme même n'en sont-ils pas affectés ?

Beaucoup de personnes savent aussi que par suite de cette intime relation entre toutes les parties du corps humain, il existe ce qu'on appelle *une sympathie* qui fait qu'une maladie en cause plusieurs autres.

Enfin, il est bien clair que si vous opérez la destruction d'un organe essentiel à la vie, vous amenez la mort.

Maintenant, si l'on considère l'intempérance dans l'un de ses premiers effets sur le corps de l'homme, l'on voit que les liqueurs alcooliques ruinent l'estomac : il n'est pas nécessaire d'être médecin pour savoir cela. Il est bien certain aussi qu'un homme ne peut pas vivre bien longtemps avec un estomac délabré, surtout s'il accélère le mal par une constante application de cette cause désastreuse.

Bien peu de personnes ignorent encore que les boissons fortes attaquent et détruisent le foie, les pommons, etc.

Mais, il y a des maladies produites par l'usage répété des liqueurs alcooliques qui frappent de terreur ceux qui en sont témoins.

Avez-vous jamais vu un homme attaqué du *delirium tremens* ? Il est dans un état d'excitation impossible à décrire. Il voit partout des spectres menaçants : mille idées folles, cruelles, horribles, envahissent son cerveau malade. Ses nerfs se crispent, ses membres sont agités par des convulsions ; il écume. C'est souvent le dernier effort de la nature défaillante, et l'ivrogne meurt dans des tortures atroces, sans un ami pour le plaindre, accablé par le mépris de tous ceux qui l'ont connu. Ses parents mêmes, qu'il a maltraités, qu'il a pour ainsi dire déshonorés, le voient mourir, sans regret, car, il était pour eux un objet de scandale et de dégoût.

Ah ! malheureux ! lorsque ta raison dans ses moments lucides, te permet de sonder l'abîme où tu es tombé, quel doit être ton désespoir, quelle doit être ta honte, s'il te reste encore un peu d'honneur, un peu de cœur !

Chose presque inconcevable cependant ! Il y a des individus qui, après avoir été frappés, par cette maladie terrible, sont retombés dans leurs mauvaises habitudes, avec la certitude d'avoir une rechute mortelle !

Une autre maladie non moins terrible, que l'intempérance cause souvent, c'est l'épilepsie.

Ce mal est considéré comme incurable, ou bien le remède est pire que le mal.

Quelques médecins ont cherché à guérir cette maladie au moyen du nitrate d'argent ou *Pierre infernale*, qu'ils faisaient prendre intérieurement. La plupart de ceux qui ont consenti à subir un traitement semblable et qui ont pu y résister, sont restés défigurés et méconnaissables, leur peau étant devenue noire comme celle d'un mulâtre.

On dit vulgairement d'un homme qui tombe d'épilepsie qu'il tombe d'un mal. C'est hideux à voir !

L'homme, affecté de cette maladie, est exposé à en ressentir les attaques dans toutes les circonstances et partout, chez lui, dans la rue, dans les assemblées publiques, dans les sociétés, dans l'église etc. Il tombe et se débat comme un enragé. Sa figure devient livide, il étouffe, il écuime, ses membres se tordent, s'agitent et se roidissent dans des convulsions violentes, et finalement, il reste étendu, sans forces, sans connaissance, inerte comme un cadavre. Si la mort ne le surprend pas dans un de ces accès, il revient à la vie pour retomber encore et toujours.

Quelle vie ! mon Dieu ! Quelles tortures physiques et morales !

Ce mal est bien triste et bien digne de pitié, lorsqu'il est involontaire ; mais, quand il est produit par l'usage excessif des boissons fortes, il est une punition qui devrait servir d'exemple et ramener à la raison ceux qui sont engagés dans cette funeste voie de l'intempérance.

Ces effets comme on le voit, sont bien terribles. Cependant, il en existe encore de plus prompts et de plus soudains.

Que de fois l'ivrogne n'est-il pas tombé, foudroyé par une congestion cérébrale causée par l'intempérance ! La mort est alors presque instantanée.

Ah ! vous tous qui buvez ainsi sous un prétexte ou sous un autre, réfléchissez et profitez des nombreux exemples que vous avez journellement sous les yeux ; car le prétexte que vous vous forgez ne vous sauvera pas ! Considérez si ce vice détestable que vous prenez pour une jouissance, vaut bien la peine que vous sacrifiez pour lui cette vie que Dieu ne vous a pas donnée pour en disposer ainsi.

Malheureux ! revenez à vous ! Car si vous continuez, l'heure approche où vous tomberez entre les mains d'un Juge que vous n'abuserez pas par de vains prétextes. Malheureux ! vous vous suicidez ! Si vous ne craignez pas Dieu, craignez, au moins, de mourir !....

(A CONTINUER.)

Guérison Attribuée à l'Intercession de Notre-Dame de Pitié.

XV.—GUÉRISON DE MARIE ELISA CASGRAIN, SŒUR DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME, LE 15 AVRIL 1859.

Marie Elisa Casgrain, née à Québec, âgée d'environ 30 ans, Sœur de la Congrégation, sous le nom de Sainte Justine fut atteinte, vers la fin du mois de décembre 1858, d'une inflammation qui la contraignit de quitter la maison de Villa-Maria, où elle était alors, et d'aller se faire traiter à la Communauté de Montréal. Là, malgré les soins assidus du docteur, une inflammation d'entrailles se joignit à la première maladie, et la malade retenue constamment à l'infirmerie pendant environ 3 mois, fut en proie, durant tout ce temps, à de vives souffrances auxquelles succéda une faiblesse extrême. Vers la fin du mois de mars, son état s'aggrava encore, l'inflammation s'étant communiquée à la poitrine ; ce qu'on regarda comme un triste pronostic de sa mort prochaine.

Dans cet état alarmant, la sœur saint Bernard, Vice-Supérieure de la Congrégation, ordonna à la malade de faire une neuvaine en l'honneur de Notre-Dame de Pitié. La neuvaine commença en effet le 6 avril, pour

être terminée le jour même de la fête de Notre-Dame de Pitié, qui, cette année, tombait le 14 du même mois ; et toute la communauté des sœurs fut invitée à joindre ses prières à celles de la malade. Celle-ci récitait chaque jour, en particulier, la prose *Stabat Mater* ; et quoi qu'on ne fit sur elle aucune onction avec de l'huile de la lampe de Notre-Dame de Pitié, elle en avala pourtant quelques gouttes ; non pour obtenir sa guérison, mais par condescendance pour les personnes qui les lui présentaient.

Pendant la neuvaine, l'inflammation des poudrons alla toujours croissant, jusque-là qu'on ne pouvait remuer la malade dans son lit, sans lui occasionner des faiblesses excessives. Elle n'avait ni sommeil, ni appétit, et le 14 avril, qui devait être le dernier jour de la neuvaine, on fut contraint de la porter avec beaucoup de précautions à l'avant chœur de la chapelle, dans une chaise à bras, pour qu'elle pût communier en viatique.

Or, le même jour, la sœur Saint Bernard, sachant que la malade avait fait à Dieu le sacrifice de sa vie, et qu'elle la quitterait avec joie, se sentit portée à lui ordonner, en vertu de la sainte obéissance, de demander absolument sa guérison, ce que l'autre fit aussitôt et avec tant de confiance, qu'elle demeura assurée de sa guérison.

En effet, la nuit du 14 au 15, elle reposa paisiblement, ce qui n'avait plus eu lieu depuis le commencement de sa maladie ; et, à cinq heures du matin, elle se leva au son de la cloche, sans éprouver ni douleurs, ni faiblesse et avec la certitude qu'elle était parfaitement guérie. Toutefois ne voulant pas causer à ses sœurs une trop vive surprise, qui l'eut rendue l'objet de leur attention, ayant été guérie la nuit même où se termina sa neuvaine : elle se contenta de prendre un vêtement de l'infirmerie, et alla, de son pas, dans l'avant-chœur pour entendre la messe de communauté. Elle y assista en effet, communia, étant encore à jeun, entendit deux autres messes en action de grâces ; et éprouvant enfin le besoin de manger, elle déjeûna de fort bon appétit, ce qu'elle n'avait pas fait depuis trois mois qu'elle était à l'infirmerie. Bien plus, la semaine sainte commençant le lendemain même de sa guérison, elle fit le jeûne depuis le lundi jusqu'au samedi inclusivement, sans éprouver aucune faiblesse ; et enfin quoiqu'il se soit écoulé plus d'un an et demi depuis sa guérison, elle n'a jamais senti aucun retour de sa maladie.

Telle est la déclaration que la sœur Sainte Justine a faite le 20 octobre 1860, et que plusieurs des sœurs de la communauté, témoins de sa maladie et de sa prompte guérison, ont signée avec elle, comme exactement conforme à la vérité.

SŒUR SAINTE-JUSTINE,
 " SAINTE-MADELEINE, Sup.
 " SAINTE-BERNARD, Vice-Sup.
 " SAINT-PAUL, Assistante,
 " SAINTE-RADGONDE, Pharm.
 " SAINT-BENOIT, Infirmerie.

GRANDES ÉPOQUES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

III.

CHARLEMAGNE.

Charles-Martel n'avait pas voulu porter la couronne dont il avait été le libérateur : il était mort couronné seulement de lauriers. Mais il l'avait léguée à sa race comme l'héritage de sa gloire.

Charlemagne, son petit fils, occupait le trône conquis par les bienfaits et les victoires de ses pères. Roi par droit de naissance, il voulut que son sceptre fut forgé de ses propres mains ; successeur de Clovis, il voulut être le fondateur d'un empire qui n'eût pas d'égal dans le passé et qui fût le père de toutes les royautés futures ; fils de héros, il voulut se faire à lui-même un nom plus grand que celui de tous ses aïeux, un nom qui devait rester unique dans l'histoire.

Comment va-t-il réaliser les gigantesques rêves de son génie ?

Voyons-le à l'œuvre.

Où le trouvons-nous ? A cheval, à la tête de l'armée des Francs. Le voilà qui s'élance à l'assaut des Pyrénées, combattant d'une main les Visigoths, et de l'autre les Maures, domptant à la fois l'arianisme et l'islamisme ; frappant de son épée les ennemis de la France ; touchant de sa croix les ennemis du Christ ; marquant chacun de ses pas de tant de merveilleux et chevaleresques exploits, que, plus tard, le récit en devait paraître fabuleux dans ce temps des merveilles et de la chevalerie.

Après avoir abaissé les formidables sommets de cette éternelle frontière, pour y arborer l'étendard de Tolbiac et de Tours ; après avoir préparé les bases de ce glorieux trône de l'Espagne catholique, où devaient s'asseoir un jour des fils de sa patrie et de son sang, il quitte les traces d'Annibal pour voler sur celles de Germanicus.

Le lendemain, il franchit le Rhin et le Weser. Le voici qui chevauche avec sa brave armée dans les profondeurs de la forêt Hircynienne. Il atteint les poétiques rives de l'Ocker et les flancs-escarpés du Hartz. Que vient-il faire auprès de l'antique berceau des Francs, ses aïeux ? Vient-il, successeur des Césars, venger les légions de Varus et ensanglanter les fleuves de la Germanie ? Non, il vient changer ces fleuves en Jourdain nouveaux. Il a voulu tendre la main à ses frères ; il a offert la foi des Francs aux Saxons, nobles mais sauvages enfants de la même patrie ; et quand ceux-ci ont repoussé cette main, quand ils ont ravagé les terres et versé le sang de leurs frères des Gaules, il a tiré avec douleur le glaive des combats.

Alors a commencé cette lutte formidable qui devait remplir la moitié de son règne et doubler sa puissance. Trente fois le Rhin a vu les armées françaises déployer sur ses bords leurs colonnes guerrières ; trente fois, elles ont remporté la victoire sur leur invincible adversaire Witikind. Mais l'indépendance des fils d'Arminius était plus forte que la victoire elle-même.

Un jour enfin les fiers Saxons, avouant leur défaite et leurs erreurs, déposent leurs armes et leurs dieux aux pieds du chef et du Dieu des Francs ; et s'inclinant sous la main

qui ne demandait qu'à les bénir, ils en reçoivent le baptême et le titre de frères.

Ce jour-là, un monde nouveau était créé. La sauvage Germanie allait devenir le glorieux Saint-Empire. La croix avait remplacé la colonne d'Arminsäul. Des évêques chrétiens posaient leurs sièges pacifiques à l'ombre de ces chênes séculaires, qui n'avaient jamais vu que des idoles sanguinaires, des combats, des troupeaux et des camps. Les villes, les basiliques, les arts, toutes les merveilles de la civilisation et tous les bienfaits du christianisme allaient couvrir et féconder la vieille terre des Teutons.

Francs et Saxons se tendaient la main avec bonheur après s'être combattus avec héroïsme. Confondus au pied de la Croix, les vainqueurs et les vaincus étaient devenus égaux ; et, en voyant à la tête de ces deux armées Charlemagne et Witikind, on se demandait quel était le plus grand, le soldat-néophyte ou l'apôtre-soldat.

Charlemagne, sentant lui-même cette sainte fraternité de la foi et cette sublime égalité de la gloire, s'avance tout-à-coup vers le héros saxon, et, sollicitant l'honneur de monter et de garder le noir coursier qui avait si longtemps et si glorieusement porté dans les combats le défenseur de la Germanie, il lui offre en échange son cheval de bataille. Après le don de la Vérité, le grand Capitaine ne pouvait pas faire un plus noble présent que son coursier de guerre.

Witikind, qui était digne d'un tel honneur, et qui en savait le prix, fit placer sur son bouclier, encore teint du sang des batailles, l'éclatante image du cheval de Charlemagne.

Ses descendants, qui devaient être un jour les premiers héritiers du César chrétien, et porter, à l'ombre même des sommets du Hartz, sa couronne impériale, gardèrent, comme le premier et le plus illustre blason de l'histoire, le bouclier de leur aïeul. Et aujourd'hui, cet immortel coursier, après avoir brillé pendant mille ans sur tous les champs de batailles et sur tous les trônes, règne encore dans les deux mondes, et n'a pas cessé de garder avec amour et fierté le vieux sol héréditaire des Saxons, les ombrages de leur berceau et les eaux de leur baptême.

Cette grande mission accomplie, l'armée des Francs pouvait en quittant la Germanie, reporter sans crainte ses regards en arrière. Elle n'avait pas, comme les armées romaines, laissé, pour seule trace de son passage, des cadavres ou des ruines ; elle avait trouvé des forêts, elle laissait un empire.

Charlemagne, sachant ce que valait son armée, la récompensait d'une victoire en la menant à d'autres triomphes.

Un jour, au milieu de cette terrible croisade, laissant les Saxons fascinés de ses premiers succès, et quittant les vallées du Teutberg et les murs d'Ehresbourg, il franchit les Alpes et s'avance vers la Ville éternelle.

L'Italie attendait les pas d'un conquérant ; Rome aperçoit le bras d'un protecteur.

Pendant que, d'une main, il donne l'Évangile à un peuple, il va, de l'autre, donner un trône à l'Évangile.

Pour que la Vérité pût parler aux hommes un langage digne d'elle, il fallait avant tout qu'elle fût libre. Dans les premiers siècles de l'Église, elle avait eu l'indépendance

que donne le martyr; mais l'Europe entière, devenant chrétienne, ne pouvait souffrir que ses Pontifes n'eussent que les Catacombes pour demeure, et payassent de leur sang chacune de leurs paroles. Pour être libre, l'Église devait avoir un morceau de terre où elle fut Reine et Maitresse, et d'où elle put parler aux peuples et aux rois sans rien craindre et sans rien demander.

L'armée des Francs ne voulut laisser à personne l'honneur de conquérir ce patrimoine de la Vérité. Charlemagne, après avoir pacifié l'Italie, bouleversée par vingt races diverses, achève l'œuvre ébauchée par ses pères, et assure au Vicaire du Christ l'indépendance du foyer et la dignité du trône.

Le Pontife, devenu Souverain, pose à son tour la couronne des Césars sur le front du nouveau Constantin, et, bénissant, en sa personne, l'armée qui avait enfanté un tel héros et la nation qui avait enfanté une telle armée, il entrevoit avec bonheur, du haut de la chaire de Pierre, la longue et glorieuse chaîne des destinées du peuple franc.

Le grand Empereur ne s'endormit pas sous sa nouvelle pourpre; sa main, chargée d'un double sceptre, n'en fut pas moins habile à manier l'épée, et il continua jusqu'à sa dernière heure sa laborieuse et colossale mission.

Il avait reculé toutes les frontières de la patrie; il avait vaincu et dompté tous ses ennemis; il avait rempli l'Europe de ses victoires et de ses œuvres; et, du fond de l'Asie, le successeur de Mahomet avait envoyé au successeur de Clovis des ambassadeurs avec les clés de Jérusalem.

Dans un siècle de violence et au milieu de peuples barbares, il avait élevé, à la parole divine et à la conscience humaine, un trône inviolable et y avait fait asseoir un Vieillard désarmé.

Il avait fondé, à l'ombre des lances de ses guerriers, le siège du magistrat, la chaire de l'école, la maison de l'étude et de la prière.

Derrière ce victorieux rempart, le foyer domestique protégeait les saintes joies de la famille, la charrue traçait en paix son sillon; et le moine, ressuscitant les lettres et les lumières du passé qu'il avait abritées sous sa robe, préparait en silence les arts, les sciences et les littératures de l'avenir.

Le rôle de Charlemagne était fini; il pouvait se coucher dans sa tombe, tenant dans sa main l'image de son règne: *le globe du monde surmonté d'une croix*. Sa tombe allait se changer bientôt en autel, et, pendant dix siècles, pas une armée, pas un conquérant, pas un peuple, pas un roi ne devait passer devant elle sans s'incliner, et sans saluer dans cette grande ombre son empereur et son maître.

Clovis, avec son armée, avait fondé la France. Charlemagne, avec la sienne, avait civilisé l'Europe.

Le comte DE CIVRY.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

L'HEURE A MONTRÉAL ET A PARIS.—Voici sur les différences du méridien entre Montréal et Paris, des détails rendus plus curieux par l'établissement du télégraphe électrique, qui doit unir, un peu plus tôt ou un peu plus tard, l'Amérique à l'Europe.

Montréal situé près du 76^e degré de longitude à l'ouest de Paris, a des horloges bien réglées d'un peu plus de cinq heures en retard sur celles de Paris; de sorte que, lorsqu'il est à Paris neuf heures du matin, l'heure où commencent les affaires, il n'est que six heures à Montréal, que quatre heures, c'est-à-dire une heure où l'on dort généralement d'un profond sommeil.

Quand on se lève à Montréal, vers les sept heures, il est midi à Paris; quand on dîne à Paris, (vers cinq heures du soir,) on dîne à Montréal vers midi; enfin, quand on cesse les travaux à Montréal, ou qu'on soupe, l'on se couche à Paris.

Une mère chrétienne.—La famille G... se compose d'une veuve et de trois enfants en bas âge. La mère n'a que ses bras pour soutenir ses chers enfants. Cet hiver, la détresse était à son comble; ces *Misses* se sont rendus chez elle et lui ont proposé de se charger de ses trois enfants si elle voulait consentir à les laisser embrasser leur religion.

À ces mots, cette mère vraiment chrétienne, les regarda avec indignation, et leur montrant la porte de son pauvre logement: "Messieurs, leur dit-elle, retirez-vous et ne paraissez plus ici: Je n'ai qu'un seul bien, c'est ma religion; et ce bien, mes enfants le garderont intact tant que je vivrai."

Dévouement d'une mère.—Il y a quelques années un navire rencontre, dans les mers qu'il parcourt, à quelques milles lieues de la patrie, un autre navire; il lui fait par deux fois les saluts d'usage sans en recevoir aucun signe en échange.

Alors il se dirige vers le bâtiment silencieux. Mais quel spectacle s'offre bientôt aux regards investigateurs du capitaine de l'équipage! Marins et passagers, tous étaient morts!... morts de faim!...

Dans un coin seulement on aperçoit un enfant de sept ans tenant un petit morceau de pain dans les mains, à côté de sa mère déjà glacée par la mort!

Qui pourrait dire les angoisses cruelles de la faim endurées par cette mère; elle pouvait les faire cesser, les adoucir et prolonger encore un peu son existence! elle ne l'a pas voulu, son cœur, son amour ont parlé plus haut. Elle s'est immolée pour son enfant! O enfants, voilà nos mères. Aimons-les comme elles nous aiment!

—Voici le titre de quatre ouvrages d'un grand mérite que l'on trouve à la librairie de J. B. Rolland et Fils.

Le livre examen de la vérité de la foi.—Entretiens sur la démonstration Catholique de la révélation Chrétienne, par le Rev. P. Deschamps, 1 vol. in-8, broché, 50 cent.

Discussion Théologique et Philosophique avec le Protestantisme sur tous les points qui le séparent de la Religion Catholique; suivie de la réfutation de la lettre du Pasteur Puaux à l'évêque de Puy; Rome a-t-elle les caractères de l'églises de Jésus-Christ, par l'Abbé Cacheux, 1 vol. grand in-8, broché \$1 50.

Manuel de l'Histoire des Conciles ou traité Théologique, Dogmatique, Critique, Analytique, Chronologique des Conciles et des Synodes, deuxième édition, par M. L. F. Guérin. 2 vols. in-8, broché, \$3.

La question Religieuse résolue par les faits de la certitude en matière de religion, par V. Deschamps, 2 vols. in-12, broché, \$1 25.



Paris. Houton, Editeur, 10, rue de Valenciennes, 10.

Depose.

Anges du Ciel soyez notre charitable guide.